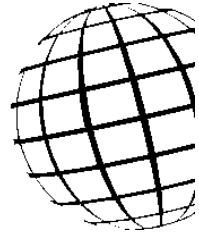


Cartas al Director



En esta sección, aunque no sea propiamente una carta, queremos publicar la Nota enviada por el Profesor **Jean Pierre Ferrier** de la Universidad de Paris II, Francia, e integrante del Comité Editorial de la revista francesa *Politique Internationale*, donde comenta el último libro publicado por el IRI, junto al Instituto Tecnológico y Estudios Superiores de Monterrey (TEC), México:

“**Sobre Medio Oriente**” compilados por Zidane Zeraoui y el Director del Instituto.

LE MOYEN-ORIENT VU DE L'EXTRÊME OCCIDENT

Sobre Medio Oriente, Norberto Consani et Zidane Zeraoui, éditeurs. Nuevo Hacer, Buenos Aires, 2007. 278p.

On doit à Alain Rouquié la belle définition de l'Amérique latine, « l'Extrême Occident ». Dans les études européennes de Relations internationales, cet Extrême Occident n'est souvent conçu que comme un objet : zone des dictatures militaires plus ou moins grandiloquentes, terre des coups d'Etat et des convoitises du grand frère du Nord – après avoir tenté les communismes exotiques ; tout au plus intéresse-t-il les théoriciens et comparatistes pour ses efforts, généralement considérés comme sans espoir, de se regrouper avec des géométries variables, le Mercosur présentant, actuellement, la forme la moins inachevée.

Aussi faut-il se réjouir de voir les Latino-Américains sous un autre aspect : celui d'analystes et non d'analysés, des Relations internationales (1). Coup sur coup, les éditeurs de ce livre qui, Québec exclu, représentent les extrêmes de la latinité américaine, de la Terre de Feu au Rio Grande, publient trois ouvrages de qualité. Nous avons retenu celui-ci parce que, au temps de la mondialisation, il n'est pas superflu de connaître la vision que d'autres que les Européens et Nord-Américains ont de la région la plus explosive du monde.

Rappelons d'abord que, s'ils ne l'ont pas colonisée, les Latino-Américains connaissent bien la région du Moyen-Orient parce que ses enfants sont venus nombreux s'installer outre Atlantique : les *Turcos*, comme on les appelle, ont donné au nouveau continent des soldats, éventuellement factieux, des dirigeants de l'économie

comme des boutiquiers, des hommes politiques aussi, dont des Présidents de la République (Menem en Argentine, Turbay en Colombie ou le fameux « Loco enamorado » (Fou amoureux !) en Equateur, entre autres). A Buenos Aires, des attentats terroristes anti-israéliens ou israélites plus sanglants que ceux de la rue des Rosiers ou de la rue Copernic à Paris ont marqué le lien réel qui existe entre l'Argentine et les problèmes du Moyen-Orient.

Il est à noter, ensuite, que nombre d'universitaires, dont plusieurs auteurs de ces textes, ont achevé leur formation universitaire hors de leurs frontières, notamment en France, dans les années soixante-dix et quatre-vingts du siècle dernier. Ils ont donc participé aux mêmes débats que leurs condisciples, et eu les mêmes professeurs. De ce fait, leur approche est moins surprenante pour nous que celle de certains Américains du Nord. Exilés naguère à Paris, ils comprennent plus facilement les problèmes des personnes déplacées et sans Etat, de la même manière que, descendants d'immigrés récents, ils ont une perception plus claire de ce que constitue la recherche d'une terre d'accueil.

La partie historique de ce livre nous retiendra peu ; l'histoire est (heureusement !) la même ; l'étude du professeur Roberto Marin Guzmàn, de l'Université du Costa Rica montre que les connaissances de l'islam et de l'arabisme ne sont pas moindres là-bas qu'ici. Plus originale, la première partie que l'on pourrait traduire par « Autour de l'orientalisme », aborde des sujets divers. Zidane Zeraoui, professeur à Monterrey (Mexique), rejette l'idéologie de l'orientalisme, qui sert à occulter le rôle de l'islam, fondateur pour et de la région. Assez idéologiques, ses développements sont parfois trop convenus ; ainsi, sur l'esclavage islamique, distingué de son correspondant européen, le lecteur un peu averti est laissé sur sa faim. La récente parution du livre de Malek Chebel(2) remet en partie les choses en place, mais cette question n'a pas fini d'embarrasser les musulmans et leurs amis ; réduire les esclaves aux mameluks (qui, effectivement, gouvernèrent l'Egypte) et aux concubines dont les enfants devenaient des princes royaux « comme les autres » (ou presque...), c'est oublier la masse des esclaves arrachés à l'Afrique, à la Circassie ou à l'Europe. Les analyses de Zidane Zeraoui sont donc parfois convaincantes, souvent contestables, mais toujours stimulantes. Autre chapitre original, celui consacré par Alejandro Simonoff à « Michel Foucault et la révolution iranienne », très bien documenté. Il montre la fascination d'une révolution exotique et novatrice sur un intellectuel de gauche patenté (espèce non encore disparue). L'ignorance de ce qu'est une société islamique puis islamiste paraît stupéfiante pour un esprit d'une telle ampleur. Il est vrai que, pour limiter sa responsabilité, Foucault se déclarait lui-même « rien de plus

qu'un néophyte ». Mais ses disciples voyaient en lui, et en tout domaine, un maître à penser, et il ne l'ignorait pas.

La partie la plus « actuelle », sans que cela enlève de l'intérêt au reste, concerne « les nouveaux équilibres ». On y remarque notamment un chapitre vigoureux sur « l'Iran et l'équilibre nucléaire régional » ; l'efficacité des sanctions est mise en doute, en s'appuyant entre autres sur un parallèle avec la Corée du Nord, et un chapitre consacré à « l'Afghanistan : un Etat artificiel ». Ce que l'auteur veut dire, c'est que les superstructures institutionnelles imposées après la guerre ne fonctionnent pas ; elles ne peuvent exercer les traditionnels pouvoirs d'Etat. Elles sont donc plus exactement superficielles et inadaptées. Ce qui renvoie à un chapitre de la partie sur l'orientalisme, qui pose crûment la question : « la démocratie occidentale est-elle possible au Moyen-Orient » ? Vaste question, aurait dit de Gaulle. Il est réconfortant qu'elle soit posée par un universitaire latino-américain, car cela montre que, pour l'Extrême Occident au moins, la même question est dorénavant déplacée. En tout cas, l'approche retenue n'est peut-être pas toujours la meilleure : peut-on se référer principalement aux types idéaux de Max Weber pour juger de l'avenir politique d'un pays asiatique sous-développé ? Les auteurs montrent pourtant bien tout ce qui, ethniquement, socialement, religieusement, économiquement... rend inadéquats les critères classiques. Affirmer que l'Etat afghan est « mort » n'est ni exact ni efficace. Le modèle imposé a échoué, d'abord parce qu'il a été imposé et mal imposé ; ensuite parce qu'il a été mal défini ; enfin parce que les Occidentaux eux-mêmes ont triché dans les processus électoraux comme lors des délibérations des Assemblées constitutives. Le modèle soviétique, aussi, avait échoué à Kaboul. Ceci prouve, en tout cas, qu'un régime politique imposé de l'extérieur est, souvent, une mauvaise solution. Avec l'aide de la communauté internationale, bien sûr, l'Afghanistan va devoir construire son Etat, sans trop se soucier de Max Weber.

Jean-Pierre Ferrier

(1) L'un des éditeurs, Norberto Consani, directeur de l'Institut des Relations internationales de La Plata (Argentine) a fondé une revue intéressante, Relaciones internacionales, en souvenir de Politique internationale, qu'il lisait, comme doctorant à Paris. Son institut dispose d'un site internet de qualité, www.iri.edu.ar

(2) Malek Chebel, L'esclavage en terre d'islam, Fayard 2007. 498p.